

DES ENFANTS SONT ABATTUS

Pierre Sabourin

Invité en 1992 par les services culturels de l'ambassade de France en Colombie je reviens d'un séjour là-bas d'une rare intensité : Bogotá-Sarajevo même combat; le « nettoyage ethnique » en Europe, le « nettoyage social » en Amérique latine.

J'ai d'abord évoqué la figure légendaire du grand Philippe Pinel, dans le cadre d'un symposium à l'Universidad Nacional, organisé par la faculté de psychiatrie (invité par le D^r Ismaël Roldan) :

- La terreur à l'ordre du jour, à Paris, en 1793;
- Le geste célèbre de libération des aliénés toujours à recommencer, deux cents ans plus tard;
- La déclaration des droits de la femme, le marquis de Sade;
- La loi de 1838, les simplifications de Michel Foucault, la deuxième révolution psychiatrique d'après-guerre en France, 1968 et l'état actuel...

J'ai aussi rencontré des collègues très présents sur le terrain social, en particulier à Ciudad Bolivar, banlieue défavorisée de Bogotá, M^{me} Tania Roellens dans son centre médical de « la Bergerie », deux psychanalystes, le D^r Brinski, et Tamas Bolaños, ainsi qu'une remarquable équipe de travailleurs sociaux à « l'Asociación

Colombiana para la defensa del menor maltratado », dirigée par M^{me} le D^r Isabel Quadros, psychiatre.

J'ai participé à une rencontre de l'Alliance Française et j'ai tenu deux conférences à l'Université Xaveriana sur des thèmes de travail qu'il est urgent d'approfondir ici comme là-bas :

- L'œuvre de Ferenczi par rapport aux différents courants psychanalytiques.
- Les violences faites aux enfants, les prises en charges qui s'imposent, et l'état actuel de réflexion théorique sur la question.

En ce qui concerne Ferenczi, ils ont beaucoup à découvrir de ses derniers textes, qu'ils connaissent peu, alors que pour Freud ils ont la chance d'avoir une récente traduction, excellente semble-t-il, en plus de la traduction historique de Ballesteros.

Par contre l'influence du kleinisme argentin et de ce qu'ils nomment le « lacano-millerisme », laisse très troublé la grande majorité des étudiants rencontrés et les jeunes psychiatres aux prises avec des difficultés concrètes, (le thème du prochain congrès à Medellin, ville de cartel par excellence, est la ritournelle « *Síntoma y Fantasma* », annoncée par une affiche sur laquelle le visage de Lacan est un dédoublement

de quatre de ses expressions, en huit figures spéculaires... S'agirait-il d'un jeu sur les permutations de ses quatre discours?)

Les préoccupations cliniques de ces psychiatres-thérapeutes les amènent davantage vers une approche de la *dimension contextuelle des pathologies en question* :

Le « *désaveu* par la mère de la parole de l'enfant », est comme l'écrit Ferenczi, ce qui rend le traumatisme pathogène.

Cet « *ocultamiento* » se rapporte ici non seulement à la mère incapable de protéger ses enfants, mais à la société dans son ensemble, en transgression permanente avec ses énoncés élémentaires du droit.

C'est la Société elle-même qui est globalement responsable de non-assistance à enfants en péril.

En ce qui concerne les conflits socio-politiques et la violence quotidienne, nous avons beaucoup à apprendre d'eux :

- les conflits ethniques, les minorités, les migrants, les luttes de prestance et les prises de pouvoir;
- la fragmentation du pouvoir politique, (les narco-trafiquants, la police l'armée, la guérilla);
- le clivage de l'église catholique;
- le problème des frontières, donc des transgressions, des affrontements armés entre familles rivales, d'embrigadement de jeunes adolescents acculturés (certains ayant déjà assassiné plusieurs de leurs parents).

Je pense à l'un des multiples récits entendus là-bas de mon ami Juan Luis, pédiatre dans la région de Carthagène :

Un jour récent il s'est retrouvé avec un mort sur les bras, à la suite d'un règlement de comptes.

Pour pouvoir faire les formalités de l'enterrement il a dû d'abord lui *inventer un nom...*

García Marqués dans sa nouvelle *Le noyé le plus*

beau du monde, raconte une même histoire, mais un lecteur européen non prévenu ne pense pas que cet homme est mort *assassiné...* (La réalité de la violence quotidienne d'un tel récit de première main est frappante pour nous parce que nous sommes surpris, et cette réalité là dépasse la fiction mise en scène par le prix Nobel.)

Quant aux morts d'enfants (on tue, non pas un enfant, mais en moyenne cinq par jour, ces temps-ci dans la ville de Bogotà et ses banlieues), on peut remarquer une rubrique qui n'existe pas encore ici, ni dans les statistiques ni dans la clinique des abus sexuels (pas encore), ce sont les décès d'enfants très jeunes par hémorragie rectale (voir le texte « *Abuso sexual a los niños* », d'Isabel Cuadros et Jeannette Samper in *El drama de la niñez maltratada en Colombia*).

Le phénomène des assassinats d'enfants est encore plus impressionnant. On peut lire dans les journaux : « *Si vous identifiez l'un de ces mineurs, avertissez immédiatement, l'Institut Colombien du Bien-être Familial* ».

Officiellement, en 1991, sur 25 000 morts d'enfants, il y a eu 5 784 accidents dont 2 830 *abattus par homicide*, et seulement 44 par suicide... (*Registro de defunciones en Colombia, Archivo Maestro, 1991*). Mais comment comptabiliser les disparitions, les « *desaparecidos* »?

N'est-ce pas là une violence banalisée?

Pour saisir l'immédiateté de cette violence quotidienne, il suffit d'une façon très simple de sortir de la capitale en voiture, pour être surpris par la gestion locale du code de la route, par la population moyenne des conducteurs. La double ligne jaune, pourtant très bien dessinée, qui sépare en deux voies distinctes une route nationale sinueuse, *n'a ici aucune valeur de limite*. Les camions de vingt tonnes doublent en haut des côtes et dans les tournants, sur deux files, parfois trois; si vous êtes en face vous êtes mort.

Ce regard naïf d'Occidental fait sourire là-bas, car

ce mode de conduite automobile est introjecté très vite par les usagers, avec de nouveaux réflexes, et d'autres attitudes mentales aussi face à ce danger de mort permanent (sur deux cent kilomètres j'ai constaté un âne tué, quelques chiens écrasés, une voiture laminée par un camion et ses cinq cadavres).

Alors, me disait-on « *l'enfance maltraitée en Colombie, qu'en pensez vous, vu de France, le Pays des droits de l'homme?* »

Nous aussi nous avons des mères infanticides, des violeurs, des pères abuseurs de leurs filles et de leurs fils, des incestes agis par des parents complices avec utilisation pornographique des photos, vidéos et prostitution de mineurs (nous en avons parlé dans *Violence impensable*, en 1991 publié chez Nathan, ce qui a aussi été mis en scène dans le film récent d'Aline Isserman : « *L'ombre du doute* »).

Mais en ce qui concerne les meurtres, là c'est un choc! Certes les enfants disparus sont souvent abattus simplement, comme au Brésil, pour « nettoyer » les parcs de leurs hôtes indésirables, (homosexuels, « gamines »), par des « Rambo » ou une « Mano Negra » constituée de commandos de jeunes gens (de la bourgeoisie, dit-on?) assistés par la radio de la police locale... Ces commandos prétendent ainsi « récupérer les parcs » trop envahis par ces « *olvidados* » au regard farouche, eux qui revendent les préservatifs qui leur sont donnés, plutôt que de les utiliser.

Mais il y aurait aussi *des morts qui rapportent gros* aux maffieux du trafic d'organes (les cornées, la moelle osseuse et les reins sont très recherchés en ce moment, par des banques d'organes nord-américaine et européennes, paraît-il...)

J'ai aperçu l'une de ces jeunes mères de dix-huit ans vivant toute l'année au coin d'une rue; la police lui aurait « confisqué » son nouveau-né; pas question pour elle de porter plainte car elle n'est pas en règle... Donc si vous identifiez ce mineur, prévenez immédiatement le *Bien-être*

familial...

Mais l'information ne suffira pas. Un autre exemple donnait l'occasion de commentaires dans les journaux : la victoire sur l'Argentine au football... Qu'il y ait eu trente-cinq ou cinquante morts le week-end suivant, n'est pas une vraie question, le seul scoop qui compte c'est le score : cinq à zéro!

Donc la fonction des médias face à ces problèmes de la violence ordinaire reste limitée, hypocrite, manipulée. Si la domination machiste dans la famille est démultipliée par la loi du plus fort dans la jungle des villes et dans les guerres permanentes entre paysans narco-trafiquants et militaires, si la *transgression est la règle intrinsèque du fonctionnement*, où va se situer une loi de tradition orale de prohibition de l'inceste?

Si les « *compañeros* », qui s'appellent entre eux les « *Niéros* » (comme s'ils n'étaient que des suffixes d'homme, des hommes sans racines), sont capables d'assassiner sur ordre, sans bien savoir pourquoi, deux candidats à la Présidence de la République, où va se situer un respect du droit de l'enfant? Il y a en effet une cohérence à tous les niveaux de cet écosystème :

- un rapport sauvage à l'environnement;
- un rapport à l'autre fait de manipulation, d'utilisation, d'exploitation avec chantage et risque de mort implicite, sans menace (on raconte volontiers que dans ce pays il n'y a pas d'altercations entre hommes, c'est tout de suite le meurtre, comme dans une scène de Western);
- un rapport à son propre fonctionnement psychique fait de toute puissance maniaque et de lutte pour la survie...

C'est dans ce contexte là que l'on peut apprécier les intuitions paradoxales qui font quelquefois un certain effet, par exemple : pour désamorcer des étudiants encagoulés qui prennent en otage un

recteur d'Université*, celui-ci, pour sortir du cadre où il est enfermé, n'accepte de leur parler qu'en leur tournant le dos : « *Vous avez des cagoules leur dit-il, je ne vois pas votre visage, alors pour être au même niveau, je ne vous parlerai que sans vous regarder* »...

Il suffisait d'y penser, en effet, quoi de mieux pour déstabiliser ces jeunes idéalistes menaçants, les surprendre hors de leur revendications, en favorisant une parole dégagée des enjeux de domination par le regard...

Dans une autre Université, un mur tout blanc est recouvert de tags. Au lieu de les effacer le recteur en fait déplacer les inscriptions en les miniaturisant sur un autre mur construit à cet effet, comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art rupestre; (ça va en devenir une d'ailleurs, ce n'est pas une simple dégradation).

Voilà des réussites paradoxales, ponctuelles mais qui sont des exemples d'une attitude inventive face à la violence des adolescents désemparés.

Il faut savoir aussi que curieusement les Colombiens, paraît-il, ne se droguent pas à la cocaïne, c'est un produit trop important pour l'exportation... (les « *gamines* » se massacent à la colle et avec des drogues traditionnelles aux populations d'indiens autochtones).

Il faudrait donc sortir des bonnes intentions officielles et envisager des *micro-transformations* suivant les thérapies de réseau et les intuitions comparables à celles de Guattari développées par exemple dans son ouvrage, *Chaosmose*. Mais sans transformation socio-politique où va t-on?

L'une d'elles a pu être envisagée à l'occasion de notre rencontre avec une équipe Médico-sociale : *Permettre aux associations de défense des enfants maltraités de porter plainte en lieu et place de la mère*.

Cela se passe ainsi en France et ailleurs, quand il y a un cas de ce genre, qu'il y ait ou non « violence, contrainte ou surprise »; souvent en

effet la mère n'est pas là pour protéger son enfant, donc encore moins pour porter plainte. (Elle est éventuellement sous le coup de non-dénonciation de crime donc de complicité avec l'abuseur).

Car s'il n'y a pas de plainte déposée, les preuves matérielles de l'abus sexuel, incestueux dans le cas qu'on me présentait, ne suffisent pas à permettre l'inculpation de l'abuseur.

En dépit de ces preuves flagrantes comme des photos pornographiques entre le père et la fille, la justice n'est pas saisie *faute de plainte!*

Cela se passait quinze jours avant mon passage à Ciudad Bolivar, comme me l'a rapporté une femme capitaine de la brigade des mineurs, et elle me faisait part de son désarroi : « *On a du les laisser repartir ensemble, le père et la fille... !, car personne ne portait plainte... !* »

On imagine aisément que la suite ne sera pas simple avec les menaces de mort non seulement à l'adresse de l'enfant mais aussi vis à vis de l'institution elle-même, si celle-ci porte plainte.

Il n'y a pas que le Général Bolivar qui soit pris dans son labyrinthe (référence encore à Garcia Marquez), mais c'est à ce prix là qu'une action efficace est pensable. C'est la prise de conscience de cet enjeu qui seule pourrait modifier l'attitude officielle à la suite des *initiatives locales* aussi restreintes soient-elles.

* * *

Les Colombiens ont déjà un téléphone *blanc*, c'est à dire gratuit pour les enfants qui appellent, comme en Italie le « *telefono azzuro* », et en France un téléphone *vert*; des projets de réflexion théorico-clinique sont en cours de réalisation à partir du travail considérable de Georges Devereux, et l'ethnopsychanalyse trouvera ici un terrain d'élection, dans les années à venir.

J'oubliais d'évoquer le bel article de Freud : « *Ein Kind wird geschlagen* » (Un enfant est battu), car ce n'est pas tout à fait du même problème qu'il s'agit. En quelques mots, comme le savent tous les Freudologues, il s'agit dans ce célèbre texte si

souvent utilisé, du fantasme inconscient de celui qui, devenu adulte plutôt homosexuel, érotise dans un temps ultérieur à son enfance la situation masochique d'être battu, c'est à dire d'être aimé, par celui qui le frappe.

La confusion entre ces deux espaces de réflexion (le tragique banal méconnu de la violence meurtrière intra-familiale et d'autre part le fantasme individuel inconscient) ne peut en rien aider à la compréhension des pathologies que nous avons à traiter.

Le cadre psychanalytique ne permet pas de remplacer le rapport à la loi quand il s'agit d'attitudes criminelles ou délictueuses. Par exemple, l'inceste, passé à l'acte sous intimidation hypnotique d'un enfant pré-pubère, n'a rien à voir avec un désir de l'enfant d'être aimé par l'adulte, même si pour cela il rêve de se faire battre : l'enfant est d'abord « mal accueilli », puis maltraité.

Ne pas confondre sous peine de confusion des langues, les faits, l'univers psychique (rêves, désirs, pensées, délires, fantasmes inconscients et conscients), les transactions inter-générationnelles, et enfin l'espace de « l'éthique contextuelle » pour reprendre la formule de Nagy (par exemple la reconnaissance du statut de victime). De telles confusions sont habituelles dans les milieux très protégés.

Cet enfant « incesté », objet d'un détournement sexuel, pour traduire correctement la « *Verführung* » Freudienne, souvent traduite encore par « séduction », est contraint à se taire sous menace de mort, et pour sauver l'honneur de sa famille il s'accusera au besoin d'avoir été un menteur quand il a eu l'audace de briser le tabou de la parole sur le geste sexuel de l'adulte. (Cette rétractation de l'enfant vient soulager tous les conformismes et toutes les mythologies traditionnelles : *les femmes et les filles sont des menteuses*).

Donc, contrairement à ce que pensent certains professionnels, magistrats ou psychiatres, il faut « croire l'enfant » en son premier dévoilement, sinon il ne parlera plus de sitôt.

Autre exemple tout aussi dangereux, la maltraitance maternelle, (par exemple syndrome de Silverman) infanticide dans son mécanisme inconscient, n'a rien à voir avec les règles élémentaires d'éducation des sphincters de l'enfant.

Derrière la fusion projective que vit cette mère avec son nouveau-né, idéalisant sa propre enfance, c'est le *rejet de l'enfant* qui s'annonce; c'est le lieu de ses clivages psychiques dont son enfant est la nouvelle victime. (la première victime c'est elle et son enfant n'est pas encore différencié de son propre corps).

Quant à la mère incestueuse avec son nouveau-né ce qui peut lui procurer des orgasmes, si elle poursuit cette érotisation du corps de l'enfant jusqu'à des relations sexuelles dès qu'il est en âge de la pénétrer, cela vient illustrer la dimension chaotique de son fonctionnement mental, psychotique le plus souvent.

* * *

L'esclavage des enfants au travail, autre exemple, (ils sont deux cent millions dans le monde, d'après l'enquête du Nouvel Observateur du 1er mai 1991), n'a pas grand rapport avec les notions abstraites de culture et la civilisation, (de quel Malaise sommes-nous saisis?) telle qu'elles circulent dans nos Universités, si ce n'est la contradiction majeure entre les présupposés officiels, les vœux pieux de la philosophie et de la morale, et la réalité des exploitations dans le tiers monde et ailleurs.

Confusion aussi à éviter avec l'enfant imaginaire qu'il faudrait tuer paraît-il, d'après les positions psychanalytico-poétiques de Serge Leclair (*On tue un enfant*, 1975) :

« *L'enfant à tuer, l'enfant à glorifier, l'enfant tout puissant, l'enfant terrifiant, c'est la représentation du représentant narcissique primaire. Part maudite et universellement partagée de l'héritage de chacun : objet du meurtre nécessaire autant qu'impossible.* »

* Aujourd'hui élu maire de Bogotà, capitale de la Colombie.

(Leclair veut parler de la représentation de l'enfant *dans le désir de sa mère*. Est-ce vraiment toujours impossible? Je veux dire que le travail sur le lien mère-enfant quand il est réalisé démontre que cette évolution psychique de l'enfant et de la mère est tout à fait possible si on se donne les moyens d'une thérapie familiale).

En tous cas comme on vient de le voir c'est effectivement d'un autre problème qu'il s'agit; il est question de meurtres, de viols, de vols d'organes comme les yeux, d'exploitation esclavagiste, de vente d'enfants pour les réseaux européens de prostitution forcée, d'attentats à la pudeur incestueux ou non sur des mineurs... Il ne s'agit pas du tout du fantasme d'être battu pour être aimé! ...

Pour une réflexion métapsychologique dans le cadre de l'analyse des névroses, cette étude très partielle de Freud est fort intéressante et très classique, mais sans grand rapport avec le titre de son texte, car il n'a jamais été question dans la psychanalyse de l'adulte que du *meurtre ou de la castration symbolique de soi-même*. Le titre du livre de Leclair est lui aussi d'une totale ambiguïté.

L'enfant en soi n'est pas forcément ce qu'il y aurait de maudit; l'enfant en soi serait plutôt ce qui reste à l'adulte de part créatrice (lire par exemple sur ce problème de la « vérité historique » comme s'exprime Freud, son article écrit en 1936 : « Constructions en analyse ».

Quant au thème de l'enfant dans l'adulte on sait qu'il s'agit là d'une des idées majeures de Ferenczi, reprise à son propre compte récemment par la psychanalyste suisse-allemande, Alice Miller, dans ses ouvrages, tel *L'Enfant sous Terre*.

En ce qui concerne la violence dans les institutions de soins pour enfants, en France, on pourra lire utilement les développements de Tomkiewicz dans son livre *Aimer mal, châtier bien* quand il écrit que « toute souffrance infligée à un enfant par une institution est une surviolence en puissance ».

Il n'y a pas de doute, psychanalystes ou psychiatres, nous sommes au pied de ce mur de silence, même si face aux difficultés des procédures juridiques nos témoignages prennent chaque jour un peu plus de poids.